

En wagon

Autor(en): **Dourliac, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 36

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTUROY



N° 36

Supplément du Dimanche 4 septembre

1904

EN WAGON

Vite madame, en voiture...

Et la porte d'un wagon de première classe s'ouvrit brusquement.

Pressée par l'employé, une jeune femme et trois petits enfants montèrent rapidement et prirent place au fond du compartiment.

Un instant après, la vapeur poussa ses mugissements entrecoupés, la locomotive s'ébranla et l'express de Marseille se mit en marche.

C'était bien la peine d'avoir mis les bouchées doubles, avalé d'un trait son café, l'œil fixé sur l'indicateur pour être un quart d'heure en avance. Avoir choisi de longue main son compartiment, avoir habilement distribué ses bagages dans les filets et sur les banquettes comme des épouvantails sur les cerisiers, être resté jusqu'à la dernière minute debout à la portière défendant, comme l'ange du Seigneur, l'entrée de son paradis terrestre, tout cela, en pure perte pour se voir ainsi envahi, débordé, par une véritable smala.

Ah ! s'il y avait eu là bien placé en évidence certaine boîte de chasse à l'inscription diabolique « balles explosibles » ! Comme cette machine pneumatique d'un nouveau genre eût fait le vide autour de lui ; mais on ne pense pas à tout, ce serait pour la prochaine fois.

Pelotonné dans son coin, renfrogné, maussade, la face apoplectique que la mauvaise humeur vermillonnait davantage, un vieux monsieur, premier occupant de la voiture, jetait des regards furibonds sur ses malencontreux compagnons de route, surtout sur les enfants.

Les trois mignons bébés dont l'ainé avait à peine huit ans et la petite dernière deux ou trois, écarquillaient leurs beaux yeux devant ces maisons blanches, ces bois verdoyants, ces champs dorés et colorés de tous les tons

de la palette céleste qui fuyaient avec la vitesse de l'éclair.

La mère, une jeune femme en grand deuil, toute occupée de sa petite famille, se multipliait pour les distraire et les faire tenir sages et tranquilles devant elle.

« Une compagnie agréable, moi qui déteste les enfants, je suis bien tombé avec cette intéressante mère Gigogné. Heureusement qu'elle n'a pas emmené quelque pie-borgne de servante pour m'agacer les oreilles avec les absurdes histoires, répertoire habituel de cette engeance, soi-disant pour amuser les marmots. »

Dépité et mordillant sa moustache, le vieillard eût souhaité trouver quelque chose à redire à son voisinage, mais la sagesse de ce petit monde qui, par un signe de la maman, chuchotait et gazouillait tout bas, étouffant ses gais éclats de rire, ne permettait pas au voyageur grincheux d'épancher sa bile une bonne fois. Mais patience !

Déjà le train lancé à toute vitesse avait dépassé les charmants côteaux de Villeneuve-Saint-Georges. On faisait maintenant la dinette avec quelques fruits et des gâteaux quand la toute petite aux cheveux blonds bouclés se pencha à l'oreille de « mama ».

La maman prit sa valise et en sortit un... nécessaire en caoutchouc.

« Ah ! par exemple, c'est trop fort, » grommela le vieux monsieur en baissant les glaces avec fracas.

Le commandant Guy de Lornec était alors âgé de soixante-quinze ans, mais droit et robuste comme un chêne ; il paraissait à peine la soixantaine, malgré sa barbe et ses cheveux blancs.

C'était un gentilhomme de la vieille école, rude et sévère à tous comme à lui-même.

Il s'était marié sur le tard et sans nul doute, la grâce et les qualités exquises de sa femme qu'il aimait tendrement, eussent modifié ce fier et rigide caractère, mais elle était morte, Dieu l'avait appelée à lui, ne lui laissant que le temps de donner son dernier baiser à un petit ange rose.

Resté veuf, après une année de bonheur, le chagrin avait rendu le commandant encore plus sombre et se consacrant désormais tout entier à son fils, il ne tarda pas à quitter le régiment et se retira en Bretagne, dans la vieille maison de famille décorée par les braves gens du pays du nom pompeux de château.

Là, ne recevant personne, taxé d'original par les châteaux du voisinage, il s'était dévoué corps et âme à l'éducation de son Henriot qu'il adorait, sans jamais toutefois le lui témoigner, et l'avait ainsi élevé selon ses principes d'un autre âge.

L'enfant avait grandi et était devenu un homme dans toute l'acception du mot, sans que le vieux gentilhomme changeât de manière d'être à son égard.

Entré dans la marine, officier d'avenir, il avait conservé pour son père le même respect filial, la même soumission tendre que lorsqu'il était petit garçon.

C'était à la fois le bonheur et l'orgueil du vieillard.

« A neuf heures, Henri, vous viendrez me prendre au café de Paris.

— Bien, mon père. »

Et au neuvième coup de l'heure fixée, la porte s'ouvrait et le jeune homme s'inclinait devant son père.

« Voilà comment on doit élever les enfants, » disait-il gravement en contemplant son œuvre.

Il comprenait Brutus et l'excusait volontiers.

C'est ainsi que l'on fait des hommes !

Son ami d'enfance Duriol, ancien capitaine de frégate, le seul qui eut son franc parler avec ce père terrible, n'était pas toujours de son avis.

« Ne tends pas trop la corde, ou elle cassera.

— Un célibataire comme toi n'entend rien à l'esprit de famille et d'ailleurs, mon cher, tu es imbu d'idées révolutionnaires qui gâtent ton jugement ! Chez nous c'est autre chose, M. de Mirabeau, le grand-père de votre fougueux et enragé tribun n'a jamais permis à monsieur son fils de lui baiser seulement la main et ce même fils, « l'ami des hommes » bâtonnait le sien passé trente ans.

— Aussi je lui fais compliment du résultat ! crois-tu que Mirabeau ait sincèrement pleuré son père ?

— Le respect est préférable à l'affection.

— Enfin, qui vivra, verra », concluait le capitaine.

Un jour, une lettre arriva du Sénégal, le jeune officier donnait de ses nouvelles : blessé dans une escarmouche, il devait son prompt rétablissement aux soins dévoués d'une Française, veuve d'un fonctionnaire et mère d'une adorable fille.

« Diable, mon cher de Lornec, quel long chapitre de détails ! Voilà une aventure qui pourrait bien te donner du fil à retordre : Henri parle de ces dames avec un ardeur, un enthousiasme qui semble annoncer un prochain mariage. »

« Le commandant haussa les épaules :

— Henri ne se permettra jamais d'aimer sans ma permission. »

Duriol se mit à sifflotter, ce qui agaça souverainement son vieux camarade.

Le paquebot suivant apportait une nouvelle lettre où le pauvre garçon avait mis tout son cœur. Henri sollicitait de la façon la plus respectueuse l'agrément de son père à son mariage.

La réponse paternelle ne se fit pas attendre, elle fut sèche et cassante ; ordonnant simplement au fils de cesser immédiatement toutes relations avec ces dames.

L'officier répliqua qu'il était engagé, que la mère de sa jeune amie ayant été subitement enlevée par le choléra, il avait dû se déclarer plus vite qu'il n'eût voulu.

« Vous ne deviez prendre aucun engagement sans me consulter, je refuse absolument d'y accéder et vais demander au ministre votre envoi aux Antilles ou à Madagascar. »

Prières, supplications, tout vint se briser contre cette volonté de fer. Ancré dans ses idées autoritaires, l'entêté vieillard ne voulut rien entendre et devint encore plus inaccessible après le refus poli de l'amiral à sa demande.

Enfin, dans une dernière lettre, aussi ferme que respectueuse celle-là, le jeune enseigne, devenu lieutenant à la suite d'un nouveau fait de guerre, déclarait à son père qu'il avait donné sa parole et le suppliait de ne pas le forcer à la première désobéissance de sa vie.

M. de Lornec demeura pétrifié devant une pareille audace, puis s'asseyant à son bureau, d'une main que la colère rendait tremblante, il répondit à son fils : Monsieur, un homme d'honneur ne doit pas, en effet, manquer à sa parole. Mariez-vous, puisque la loi vous permet ce que votre père vous défend. Mais, souvenez-vous qu'il n'y plus rien de commun entre nous ; à compter de cette heure, vous êtes mort pour moi ; que jamais je n'entende parler de vous ni des vôtres...

Dès lors, il se cloitra complètement dans sa solitude, ne recevant plus personne et Duriol, ce prophète de malheur, moins que tout autre. Alain, un enfant du pays, vieilli à ses côtés, lui servant jadis d'ordonnance, plus tard de valet de chambre, était la seule compagnie et respectait ce religieux silence troublé seulement par les monosyllabes obligés du service.

Toutes les tentatives de rapprochement avaient échoué devant cette résistance obstinée. Le commandant refusait impitoyablement toutes les lettres de son fils ; un jour il en reçut une d'une écriture inconnue, au timbre illisible, ses yeux coururent à la signature : « Jeanne de Lornec. » Il referma tranquillement l'enveloppe et écrivit. « Décacheté par moi et non pour moi. » Afin d'éviter le retour de pareil incident, il chargea son vieux domestique, investi de toute sa confiance, d'ouvrir dorénavant son courrier et de jeter au feu ces lettres qu'il ne voulait pas lire.

Dès lors ce fut fini et jamais le nom du fils rebelle ne fut plus prononcé et tout ce qui pouvait rappeler son souvenir fut éloigné de la vue du père.

(A suivre.)

A. DOURLIAC.